

La démesure de la psychanalyse

Le psychanalyste pendant la séance, de Patrick Miller, PUF,
« Épîtres », 209 p.

Patrick Cady

Numéro 190, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cady, P. (2003). La démesure de la psychanalyse / *Le psychanalyste pendant la séance*, de Patrick Miller, PUF, « Épîtres », 209 p. *Spirale*, (190), 53–54.

LA DÉMESURE DE LA PSYCHANALYSE

LE PSYCHANALYSTE PENDANT LA SÉANCE de Patrick Miller
PUF, « Épitres », 209 p.

EN CONTREPOINT de Freud qui parlait de la démesure du transfert, Patrick Miller a écrit un livre sur la démesure dont fait preuve le psychanalyste dans la mise en jeu de son propre psychisme. Quand Freud évoque « l'effroi » que provoque chez l'analyste la violence pulsionnelle déchainée par l'analyse, il vient d'utiliser, pour désigner le transfert, la métaphore de l'esprit que l'analyste a contraint à sortir des enfers. Miller souligne qu'il ne s'agit pas d'une simple peur mais d'une « terreur sans nom qui provoque fascination traumatique et paralysie ». Mais, que le transfert fasse surgir la tête de Méduse ou l'infigurable auquel cette représentation mythologique fait écran, c'est peut-être plus encore, suppose-t-il, d'avoir à y faire face qui provoque chez l'analyste cet effroi que Pascal Quignard, dans ses commentaires des fresques érotiques de Pompéi, montre comme étant le propre du féminin face à la violence effractante du *fascinum*. C'est par cet effroi, comme affect privilégié du refus de la tâche analytique en tant que refus du féminin, que Patrick Miller nous fait passer en nous introduisant à sa question : « Comment l'analyste peut-il se servir de son propre psychisme comme de son instrument de travail ? » Freud, de son propre aveu, n'était « absolument pas musicien » ; il a donc laissé à d'autres le soin de répondre à la question, Ferenczi d'abord, puis Bion, Winnicott, de M'Uzan, sans oublier Lacan qui sut, le premier, reconnaître comme véritable objet de l'effroi de l'analyste sa propre tâche.

La neutralité, exigence limite

Patrick Miller reprend le travail psychique exigé de l'analyste sous le nom de « neutralité ». Il note que Freud ne l'emploie pas, parlant seulement « d'indifférence » et énonçant comme exigence pour l'analyste de « tenir de court le contre-transfert » et « d'étouffer la partie animale de son moi ». Miller se décentre d'un tel rapport surmoïque au travail psychique de l'analyste. Tout comme l'attention flottante, dont on voit mieux avec Patrick Miller comment elle en est indissociable, la neutralité est une exigence limite et non pas une codification surmoïque. L'abstinence est de la même façon redéfinie par Patrick Miller comme un constant travail de régulation et de transforma-



Marc Laforest, *Bribe de moi*, 2001, Photographie couleur, 76 cm X 102 cm.

tion des pulsions que l'analyste impose à son appareil psychique. Là encore, il critique une application de cette règle d'abstinence comme soumission surmoïque à des exigences morales, une telle soumission suscitant chez l'analyste une culpabilité inconsciente renforcée et une agressivité dans le contre-transfert.

La neutralité, telle qu'il la redéfinit avec pertinence clinique et métapsychologique neuve, est un travail pour ne pas répondre en personne et dans l'acte. « L'évidence de l'éprouvé est constamment soumise à un suspens d'attribution et de propriété et ce suspens de la décharge permet de fictionnaliser et de virtualiser ce qui était sur le point de prendre en masse dans la réponse agie. » La neutralité n'est pas pour lui une fonction restrictive de toute manifestation subjective, mais vise à maintenir les potentialités. On est ici très loin de « l'injonction comportementale prônant l'évitement phobique ou l'obses-

sionnalisation des attitudes » ; il s'agit de maintenir « la mobilité intérieure contre la tentation de l'agir, contre la pulsion d'emprise ». Ce travail psychique se heurte chez tout analyste à de fortes résistances parce qu'il vise une passivité où le féminin et la mort sont indissociables. « L'analyste, c'est son métier, doit s'entraîner à s'oublier, à un détachement de soi qui confine à un deuil temporaire. » Le renoncement de l'analyste à tirer jouissance de son métier laisse place à un affect lié au détachement, affect que Miller appelle la joie ; il désigne cette joie comme étant celle de « l'acceptation du caractère limité de la satisfaction qui s'oppose à l'exigence de satisfaction illimitée du ça, si proche, dans son refus de la vie psychique, de la pulsion de mort ». « Joie » se dit *Freude* en allemand, patronyme choisi par l'aïeul du fondateur de la psychanalyse parce qu'il désignait la vertu religieuse fondamentale dans le judaïsme hassidique dont il était un des rabbins ;

plus que du Joy de l'amour courtois, Miller n'est peut-être pas si loin de cette référence religieuse qu'il n'évoque pas.

Non seulement la neutralité n'est qu'une exigence limite, mais elle paraît même un peu dérisoire quand a lieu une communication inconsciente-préconsciente entre l'analyste et le patient, qui fait que ce dernier trouve une réponse à ses demandes chez l'analyste, quelle que soit l'attitude de celui-ci. Miller cite Nacht à ce sujet et on pense bien entendu à de M'Uzan. Ce phénomène incontournable dans toute cure exige de l'analyste qu'il n'utilise pas la règle de neutralité comme un refuge narcissique; tout réduire à des projections transférentielles, nous dit Patrick Miller, même ce que le patient perçoit inconsciemment de l'analyste, est un déni de perception d'autant plus dommageable que le patient aura été victime d'un tel déni dans l'enfance et que ce déni l'aura conduit à désinvestir ses propres capacités de pensée. Si l'analyste est capable de confirmer au patient le bien-fondé de sa perception, ce dernier pourra s'intéresser de nouveau et peut-être avec moins d'inhibition à sa propre réalité psychique. Miller précise qu'une telle attitude ne doit rien à la culture puritaine de la transparence et à son rejeton psychanalytique américain, l'intersubjectivisme. Il prend l'exemple de l'analyste très malade, dont le patient perçoit l'état et se le représente en rêve; si l'analyste se tait, il impose au patient un interdit de penser qui l'empêche d'élaborer ses propres enjeux vitaux. Dans une telle situation, est requis de l'analyste un courage qu'il ne tire pas de l'obéissance à une règle et qui lui permet, comme le souligne l'auteur, d'envisager sa propre mort en acceptant que le patient lui survive sans le haïr. C'est très justement que Miller en conclut que « [...] l'analyste soigne avec ce qu'il est ».

Patrick Miller n'est pas dupe non plus d'une telle exigence d'élaboration psychique qui irait sans reste dans le sens sublimatoire; le risque de satisfaction substitutive sur le mode masochique est toujours présent chez tout analyste, pouvant susciter une dénégation de sa haine et un activisme réparateur dépossédant le patient de la possibilité de découvrir ses propres capacités réparatrices. Le contre-transfert n'a rien pour lui d'une empathie qui soutiendrait la réceptivité de l'analyste; il est toujours, au contraire, « une lutte contre l'acceptation et le maintien de la dynamique psychique propre à l'écoute analytique, un refus des modifications internes qu'elle implique ». Le contre-transfert « va toujours dans le sens d'une réassurance narcissique et d'une affirmation identitaire ».

Neutralité, cruauté et identification à l'espèce humaine

Tout rituel religieux est constitué d'une codification des postures corporelles, d'un dispositif scopique, d'une règle d'abstinence et vise à mettre les observants dans un certain état psychique; la cure

analytique présente tous ces éléments. C'est aussi parce que la cure est travaillée par des vestiges agissants d'une ritualité religieuse que la neutralité est à reconnaître dans sa dimension collective, mise en jeu dans la « foule à deux » que forment, selon l'expression de Freud, l'analyste et le patient. La neutralité s'exerce ici dans le rapport au cadre de l'analyse. Quand Freud, à un patient qui le supplie de lui épargner d'avoir à faire le récit de son fantasme, lui signifie qu'il ne peut l'autoriser à tricher avec la règle du tout dire sans compromettre le processus de l'analyse, il le fait avec une solennité qui dépasse de beaucoup ce que requiert une simple nécessité technique : « *Je ne peux, lui dit-il, vous dispenser d'une chose sur laquelle je n'ai pas de pouvoir.* » Patrick Miller, qui insiste sur cet épisode dans le premier chapitre de son livre, fait écho à cette solennité en donnant fictivement la parole à Freud lui-même pour lui faire expliciter sa réponse. Son explicitation repose sur deux points : « *La méthode met en jeu des mécanismes régis par des lois indépendantes de ma volonté* » et « *Je suis moi-même autant que vous assujetti à ces lois* ». Cette référence à une solidarité ontologique sonne bien freudienne et m'évoque l'identification à l'espèce humaine dont Nathalie Zaltzman, avec d'autres, a montré le caractère vital. « *Ce dont je ne peux vous dispenser, fait encore dire Miller à Freud, c'est d'être humain et dépendant d'un autre pour votre survie psychique.* » Cette identification et la survie psychique et somatique qui en dépend, on en retrouve le fil dans plusieurs passages du livre. Elle n'est à mon avis pas absente de la question fondamentale que pose Winnicott à tout analyste et que reprend Patrick Miller : comment survivre sans exercer de représailles, notamment quand le transfert nous saisit comme objet de haine ou qu'il nous met à la place du bourreau? C'est ainsi que Miller nous fait comprendre que Freud, en répondant à son patient qui l'accusait de cruauté, « *déplace l'accusation vers les racines de la cruauté dans la relation inter-humaine* ». L'impassibilité me paraît être alors la vitre qui oblige le patient à voir de lui ce sur quoi il veut s'aveugler en le surimposant à ce qu'il perçoit de l'analyste. C'est encore cette identification vitale à l'espèce humaine que le psychotique recherche dans l'idéal de normalité auquel il aspire et c'est très pertinemment que Patrick Miller nous invite à ne pas prendre cette aspiration à la légère et encore moins à la tourner en dérision. C'est ce terrible enjeu de survie qui se fait entendre chez une patiente psychotique — celle de Micheline Enriquez — dont les voix la dénoncent comme n'appartenant pas à l'espèce humaine. Je crois que c'est aussi au nom de cette solidarité ontologique nécessaire à la position analytique qu'on peut le suivre dans la critique qu'il fait de la conception mortifère de la neutralité chez Lacan que celui-ci condense en une phrase lapidaire : « *Les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place dans ce jeu, celle du mort.* »

Cette cruauté, Patrick Miller la retrace dans les relations entre analystes, faisant ainsi ressortir certains problèmes de la transmission et de la for-

mation des analystes, notamment l'institutionnalisation de la relation de soumission et l'impasse faite dans l'analyse du futur analyste sur la mise en jeu et l'analyse de son transfert négatif. Il faudrait aussi rendre compte de la critique analytique et sensible que Patrick Miller fait de la pensée de Lacan sur d'autres points encore, mais je n'ai pas la place ici de faire état de tout ce que contient ce livre si condensé dans sa pertinence analytique. Je dirai juste que sa critique l'amène à penser que si Lacan n'a jamais raté une occasion de faire savoir le mépris dans lequel il tenait celui qui avait été son analyste, c'est bien que celui-ci n'avait pas su accueillir le transfert négatif de son analysant et que cet échec avait conduit Lacan à imposer son idéal d'analyse pure, sans reste, et sa conception ascétique de l'attitude de l'analyste; et Patrick Miller de conclure : « *Les démons de Lacan, non interrogés par Loewenstein, continuent de nous hanter dans l'attente d'être écoutés, entendus et dissipés [...]* ». Mais si ces démons nous hantent, c'est qu'ils nous inspirent, et c'est, sans qu'il le nomme, de Lacan que vient à Patrick Miller cette pensée : « *Freud n'a pas pu, ni voulu, connaître l'expérience d'être en analyse. Les effets lointains de cette condition de départ se transmettent jusqu'à nous, en particulier sous la forme d'une injonction à plus d'analyse comme remède à un péché originel.* » Pour lutter contre l'emprise mortifère de ce que Lacan lui-même avait appelé « *le péché originel de la psychanalyse* », Miller affirme que, s'il est important d'essayer de connaître ce qui pousse quelqu'un à investir, de façon privilégiée, le type de fonctionnement psychique propre à l'analyste en séance, « *ce fonctionnement, pour continuer à être utilisé, doit résister à l'analyse* ».

Une critique de la métaphore freudienne et lacanienne de l'analyste comme pur miroir, miroir vide, est un départ essentiel de cet essai d'une métapsychologie de l'analyste en séance; avec Winnicott, Patrick Miller reconnaît que « *c'est le visage de la mère et la qualité subtile de la réponse émotionnelle qui l'anime qui tient lieu de miroir à l'enfant* ». Le rapport au visage est présent dès les débuts de ce livre et le clôt magnifiquement avec une approche du visage chez le peintre Francis Bacon. Miller se demande pourquoi Bacon voulait que ses peintures soient montrées derrière une vitre et il trouve cette réponse si inspirante : « *La vitre pose devant la toile une surface réfléchissant le visage du spectateur comme en un miroir tout en lui laissant voir, en transparence, le reflet de son monde interne dans le visage de la mère, la toile.* » Je ne saurais vouloir analytiquement que mon travail de lecture soit sans reste; c'est peut-être à la manière de Francis Bacon, moins le talent du peintre, que j'ai esquissé ici ma lecture du livre-visage de Patrick Miller, lui infligeant amputations et distorsions, ou, comme le dit Bacon du modèle, « *lui infligeant, en privé, la blessure qui me permet de rendre compte de lui plus clairement* ».

Patrick Cady